

BIOGRAPHIE

DE

MONSIEUR
VICTOR SIMON

INDUSTRIEL

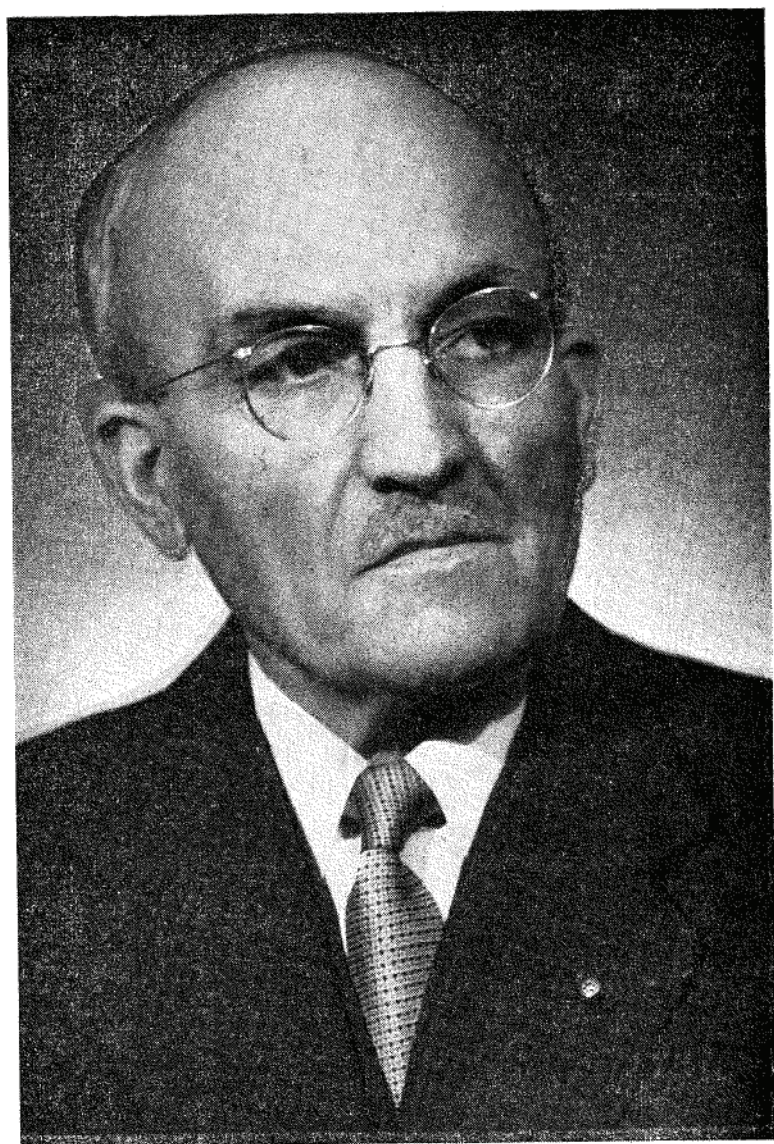
PAR

LE LIEUTENANT-GENERAL E.R.

GIERST

Président de l'A.G.P.

Biographie
de
Monsieur Victor SIMON



BIOGRAPHIE

DE

MONSIEUR
VICTOR SIMON

INDUSTRIEL

PAR

LE LIEUTENANT-GENERAL E.R.

GIERST

Président de l'A.G.P.

PREFACE

*« Maintenant que j'approche de mes 76 ans, je
» me demande où j'ai pu trouver le courage de
» mener une vie aussi intense et aussi décou-
» sue. »*

Victor SIMON

Cette monographie n'est pas un récit romancé. Elle est tout simplement la narration sommaire de la vie d'un brave et honnête homme qui, parti de très bas dans l'échelle sociale et comptant parmi les plus grands déshérités, est parvenu à se créer une situation enviable grâce à un travail obstiné, mis au service de dons remarquables.

Pour comprendre ce récit et pour suivre la constante évolution de Victor Simon vers un mieux-être, il faut garder à l'esprit trois choses : d'abord, qu'il possède une vive intelligence, orientée surtout vers l'artisanat ; ensuite qu'il est doué d'un esprit de recherche et d'invention qui va marquer toutes les étapes de sa vie ; enfin, que ces deux qualités innées vont être fécondées par une volonté de fer, émanation d'un caractère ferme, sérieux et réfléchi.

La vie de Victor Simon fut une lutte constante pour l'accès à une condition d'existence meilleure. Cette lutte fut dure et âpre. D'une famille pauvre, comptant cinq enfants dont il est le benjamin, Victor Simon connut une enfance misérable, rendue plus pénible encore par le décès prématuré de sa mère, alors qu'il n'avait pas 6 ans. En cette fin du XIXe siècle, les familles ouvrières, pour augmenter quelque peu les maigres ressources du ménage, envoyaient les enfants au travail dès que possible, sans se soucier de l'instruction que pouvait leur dispenser un enseignement par ailleurs non obligatoire. Ce fut le cas de Victor Simon.

Adolescence et jeunesse se traduisent pour lui par un dur labeur, dominé cependant par la volonté de plus en plus mar-

quée, à mesure qu'il avance en âge, de sortir du marasme et de s'élever. Poussé par la soif de s'instruire, d'augmenter sans cesse ses connaissances, de mettre à l'épreuve ses idées et ses trouvailles, il va mettre tout en œuvre pour parfaire sa maîtrise de techniques manuelles de plus en plus fines, comme ajusteur et comme mécanicien. Mais il se rend rapidement compte que la pratique seule ne lui permettra pas de dépasser un certain niveau ; il veut pénétrer le pourquoi des choses et, pour y parvenir, il va s'imposer l'obligation d'entamer des études longues et difficiles, pour acquérir ce qui manque à son savoir-faire : la science théorique. Elève assidu et réceptif à l'Ecole Industrielle de Morlanwelz, il a vite fait d'assimiler les matières en rapport avec ses capacités de mécanicien. Mais il n'en restera pas là ! Toujours avide de se perfectionner et de développer son savoir, curieux de nouvelles découvertes, il ne pouvait manquer d'être attiré par l'électricité industrielle, alors en plein essor.

Tant et si bien qu'à la veille de la guerre de 1914, il a pu mettre à son actif les titres de dessinateur, mécanicien, ajusteur et électricien ! Et il en est arrivé à occuper des emplois hautement qualifiés et spécialisés. Dans toutes ces fonctions, il n'a cessé de perfectionner et d'inventer, soit l'outillage, soit même la conception et la réalisation de dispositifs divers.

La guerre, malheureusement, vient interrompre cette brillante ascension, Victor Simon, en bon patriote, s'engage comme volontaire pour la durée de la guerre et fait courageusement son devoir. Blessé en première ligne il ne rentrera plus au front ; il passe dans une unité de télégraphie sans fil avec laquelle il terminera la guerre.

La paix revenue, Victor Simon n'a plus qu'un désir : réaliser un rêve entretenu depuis longtemps, celui de s'installer à son compte. Il monte donc un atelier d'électricité et de mécanique et se spécialise surtout dans le rebobinage de toutes machines électriques. Mais son esprit fureteur et inventif, toujours à l'affût d'une trouvaille ou d'un perfectionnement, trouve à s'employer une nouvelle fois, un beau jour de fin 1927. Constatant combien les ménagères éprouvent de difficultés pour « passer » les légumes et autres aliments au moyen des passoires alors en usage, il se saisit d'un crayon et, en quelques traits, il trace sur son carnet de notes le plan de ce qui va devenir le prestigieux « Passe-vite ».

Et une nouvelle lutte commence ! Un nouveau changement complet d'orientation ! Il faut repartir de zéro et vaincre des difficultés sans nombre : financières, matérielles, techniques et même concurrentielles déloyales... Mais le succès couronnera tant de ténacité dans l'effort, de persévérance dans la foi et de clairvoyance dans les conceptions.

Enfin parvenu à une situation en vue, Victor Simon, l'industriel universellement connu, n'oubliant pas les heures difficiles de son existence, ni les efforts désespérés qu'il a dû tourner pour percer, se tourne vers les petits, les humbles, les modestes et il ajoute à son brillant palmarès, le titre de philanthrope !

Dans le même temps, toujours désireux d'élargir son horizon, il consacre son activité et son intérêt à des domaines divers :

— dans le plan artistique, il s'efforce de mettre en valeur et en relief l'œuvre du peintre Martin, un autre Carniérois de très humble extraction ;

— dans le secteur philanthropique, il met sur pied et fait prospérer la Maison des Œuvres, puis il étend son champ d'action au Rotary Club ;

— le profond patriotisme qui l'anime fait de lui le conseiller et le protecteur des anciens combattants et des victimes des deux guerres. Il est et reste l'ami fidèle de ceux qu'il juge hommes de bien et de caractère.

Ayant ainsi parcouru à très grands traits le cycle de cette existence mouvementée, nous croyons sincèrement que Victor Simon peut s'approprier la fameuse devise du Taciturne : « Rien ne sert d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer. »

A cet homme de cœur, nous souhaitons qu'il connaisse encore de nombreuses années, dans la contemplation du chemin parcouru, entouré de l'affection des siens et de ses nombreux amis !

Le Lieutenant Général



AVANT-PROPOS

LE MILIEU

CARNIERES ET SES INDUSTRIES

A — Les origines et la croissance de Carnières

Carnières, dont l'origine remonte loin dans l'Histoire voit son existence attestée pour la première fois par le polyptique de l'abbaye de Lobbes en 868 - 869. Elle est restée longtemps une petite bourgade de minime importance.

En 1409, on n'y compte que 28 foyers, portés à 41 en 1429. Si l'on y trouve 72 ménages en 1507 (dont 24 à Collarmont), le dénombrement de 1540 n'en donne plus que 56 (dont 18 de mendiants). Ces données ne comportent d'ailleurs aucun caractère d'exactitude car il n'existe à cette époque nul relevé régulièrement tenu.

Les premiers registres de l'Etat-Civil remontent au 19 janvier 1678 et accusent 16 naissances dans l'année. En 1750, on trouve 64 « feux ». Ce n'est vraiment qu'à partir de la fin du régime français, en 1815, que la commune commence à se développer et à prendre une certaine importance.

En 1830, elle compte 157 maisons, construites en briques et couvertes de paille, avec 1.975 individus. En 1866, on recense 1.020 habitations. En 1896, le relevé donne 1.486 maisons avec 1.529 habitants et en 1946-1947, 2.671 logis groupant 2.995 logements avec 7.939 âmes. La population actuelle est de 9.000 environ.

Au Moyen Age, la misère y fut grande, quand les armées de tous pays venaient à tour de rôle ravager nos contrées, pillant, rançonnant et infligeant des contributions de guerre parfois très lourdes à nos malheureux concitoyens. Au XVI^e siècle, les dévastations furent telles que Carnières et les communes avoisinantes

adressèrent au Roi de France la supplique ci-après : Ces communes « supplient aide, attendu que en la saison de l'esté XV et LIII (1553), ilz avoient eu leur maison brulés, leurs biens pilléz et plusieurs d'entre eulx prisonniers des Franchois, ainsi que l'armée de l'Empereur suyvant les dits Franchois, leur avoit fait grand dommaige et leurs biens aux champs gastéz et tellement adommaigés que peu ou riens s'en estoit sceu cueillir, joint que la maladie contagieuse estoit survenue en pluisieurs des villaiges et avoit convunu à la plupart des povres gens aller mendier et quérir leur pain meisme que les plus opulens couchoient soubz huttes qu'ilz avoient fait ou fait faire ». A la suite de cette plainte, une remise d'impôts de 48 lb fut consentie à Carnières.

En plus des exactions de la soldatesque, le brigandage sévit dans nos régions et une sorte de garde civile dut même être mise sur pied pour veiller à la sécurité des villageois. Il faut croire cependant qu'elle n'était pas trop respectée puisqu'une ordonnance de police de 1303 prescrivait : « Que nus ne moke les boines gens ki iroint waiter et warder le vile par nuit à keval et ke nous ne leur diene face vilenie ne à leur kevaus, sour 10 lb. Et commandons à tous les waiteurs et à nos siergeans sour leur seremens qu'il raportient as prévôs et as purés tous cheaux ki seront trouvet u veut, puie eure, huers de leur osteus et nen déportient nul ».

B — Les industries de Carnières

De tous temps, la commune de Carnières a été le siège d'industries plus ou moins importantes selon les époques, parmi lesquelles on peut distinguer toute une gamme allant du petit atelier de famille artisanal à l'usine groupant un nombre respectable d'ouvriers.

Du XVe siècle à la révolution française, une confrérie de cloutiers donna un grand essor à l'industrie locale ; mais elle perdit progressivement de son importance lors de la création des clouteries mécaniques de Fontaine-l'Evêque. Cependant, vers 1830, 60 petites forges existaient encore pour la clouterie : elles employaient chacune de 5 à 10 ouvriers.

Le Charbon. Dès le XIVe siècle déjà, on extrayait du charbon dans la région. L'exploitation se faisait alors comme suit : la veine une fois repérée grâce à son affleurement, le travail consistait à suivre son inclinaison et à pénétrer avec elle dans le sol ou de l'exploiter par tranchée ouverte si l'on se trouvait en terrain plat. Par la suite, vers le XVIIe siècle, l'exploitation commença à se faire par puits verticaux et galeries recoupant les veines.

A Carnières, c'est au début du XVIIIe siècle que cette industrie s'implanta par la mise en service d'une houillère située à Saint-Eloi puis d'une autre au lieu-dit « Placard » ; la première cessa son activité vers 1913, la seconde vers 1950.

La situation exacte de l'industrie carniéroise peut être précisée pour la première fois en 1830.

Outre les forges et houillères, on y trouve alors :

- une « affinerie » confectionnant du fer en barres et des socs de charrues ;
- une tannerie ;
- trois moulins à blé, dont deux à eau et un à vent ;
- une platinerie (fabrique de platines à pain et à tarte, et de pelles) ;
- un maréchal-ferrant, un coutelier, un vitrier, deux charrons et un bourrelier.

Peu avant la guerre de 1914, on pouvait dénombrer :

- pour le travail du fer : 9 forges-ateliers, 2 fonderies, 2 feronneries, 1 clouterie-chaînerie, 2 maréchaux-ferrants ;
- pour le travail du bois : 6 menuisiers, 1 charron, 1 scierie, 3 saboteries ;
- pour divers : 2 meuneries et 4 brasseries.

Comme industries plus lourdes actuelles, il faut noter :

- un atelier de laminage à froid ;
- l'atelier E. Duvivier ;
- l'atelier Normand d'étamage et galvanisé « Métagalva » ;
- l'usine Simon et Denis pour la fabrication des articles ménagers du type « Passe-vite ».

L'objet de la présente monographie se rapporte à cette dernière industrie ; elle se propose d'en exposer les origines, les développements et de rapporter ce que fut la vie de son créateur.

L'ENFANCE

Monsieur Victor Simon est né à Carnières le 22 mars 1888. Sa maison natale existe toujours au n° 56 de la rue Ferrer.

Il était le dernier d'une famille de cinq enfants. Son père était ouvrier de surface dans un charbonnage. Sa mère, née Léonard Marie-Catherine est décédée le 3 février 1894 ; à l'âge de six ans, le petit Victor est donc orphelin de mère. Privé si jeune de la tendresse maternelle, il éprouve une profonde déception lorsque son père se remarie quelques années plus tard. L'enfant ne trouve plus au foyer le milieu affectueux et la bonne entente qu'il y a connus. Dès lors, il va s'en détacher peu à peu et, par la force des choses, il va devoir se « débrouiller » par ses propres moyens, ce qui ne sera pas sans exercer une grande influence, en les développant, sur ses dons innés de chercheur.

L'école ? Pas question ou si peu... N'oublions pas qu'à cette époque, l'instruction n'est pas obligatoire ; elle ne le sera d'ailleurs qu'en 1914, si invraisemblable que la chose nous paraisse à présent !

Les dirigeants d'alors professaient qu'obliger les enfants à fréquenter l'école constituait une atteinte à la liberté du père de famille ; que celui-ci voyait ses ressources augmentées par le travail de ses enfants et que, par conséquent, il n'aurait pas tendance à réclamer d'augmentation de salaire ni, le cas échéant, de recourir à la grève. « Nous serions sans défense, déclarait un leader politique (à propos de la réglementation du travail des enfants) contre le langage que nous tiendrait l'ouvrier, nous réclamant du travail et du pain en s'appuyant sur la détresse des siens ». Il n'y a pas, pour les politiciens d'alors, de « question sociale ».

Toujours est-il que le petit Victor commence une vie de labeur pénible en travaillant, jusqu'à l'âge de 10 ans, comme porteur de briques. Cela nous paraît effarant, considéré sous l'angle de nos conceptions actuelles. Et cependant, il a fallu de longues années de lutte pour faire cesser ce scandale de jeunes garçons et de fillettes astreints, dès leur plus jeune âge, à des travaux souvent longs, durs

et pénibles. L'annexe n° 1 donne quelques détails sur les conditions de vie du monde du travail à cette époque. Rappelons simplement qu'en 1860, les usines textiles anglaises employaient des enfants de 8 ans pendant 14 heures par jour ; l'une des premières conquêtes sociales fut la limitation à 10 heures par jour ; l'une des premières conquêtes sociales fut la limitation à 10 heures par jour de la durée du travail en usine des enfants de moins de 14 ans ! La situation n'était pas plus brillante chez nous !

Ce rappel de l'évolution sociale à la fin du XIXe siècle n'a d'autre but que d'éclairer le cadre dans lequel Victor Simon va faire son pénible apprentissage. Jusqu'à l'âge de 10 ans, à part quelques maigres fréquentations scolaires, il a donc été aide-briquetier. C'est alors que se rendant compte de son manque quasi total d'instruction, il reprend le chemin de l'école. Il n'a pas gardé un souvenir très heureux de cet écolage ; mais néanmoins, en deux ans et sans grand effort, il acquiert une base qui, bien que faible, pourra être développée ultérieurement par un travail personnel opiniâtre, lui permettant d'entreprendre des études techniques fort poussées et d'y enregistrer de beaux succès. Il faut y voir l'origine de sa carrière, marquée déjà par son goût inné pour la mécanique, la recherche et l'invention.

L'ADOLESCENCE ET LA JEUNESSE

« L'expérience est le meilleur des maîtres, avec cet avantage qu'elle vous donne des leçons particulières. »

Ces deux années d'études primaires terminées, Victor Simon va connaître une adolescence pénible et tourmentée et pour tout dire instable, à première vue. Il va chercher sa voie, en tâtonnant ; il va essayer plusieurs métiers, à travers lesquels il se sentira de plus en plus attiré par tout ce qui touche à la mécanique et à l'électricité, deux branches qui prennent alors un grand essor et qui doivent infailliblement attirer un esprit chercheur.

A sa sortie de l'école communale, il ne retourne pas à son premier métier. Les charbonnages sont en pleine activité dans la région et une main-d'œuvre nombreuse y est requise. C'est dans cette voie qu'il va d'abord s'aiguiller.

A — L'apprentissage pratique d'un métier

1. — TRAVAIL A LA MINE.

A l'âge de 15 ans, Simon, après avoir d'abord grappillé des gaillettes sur les terrils, puis avoir travaillé au triage même, va descendre dans la mine, non pas par goût personnel, mais contraint par son père. A cette époque, un de ses frères, occupé dans un atelier mécanique, tombait fréquemment en chômage, c'est-à-dire sans ressources. Or, à la fosse, on ne chômait jamais ; l'emploi était infiniment plus sûr, mais aussi combien plus dur ! C'est la raison pour laquelle Victor Simon se voit imposer l'obligation de travailler au fond. Et c'est ainsi que nous le trouvons occupé à pousser des wagonnets dans les galeries de mine, pendant un an (de 15 à 16 ans).

Ce travail n'est pas fait pour lui plaire, d'autant plus que de vieux mineurs l'encouragent plutôt à quitter ce triste métier, lui représentant qu'il pourrait toujours y revenir s'il ne parvenait pas à se tirer d'affaire ailleurs. Sa décision est bientôt prise, il se refuse à s'enliser dans ce pénible labeur souterrain et, après mûre réflexion, il décide d'aller habiter avec sa sœur, laquelle l'avait fortifié dans son projet de quitter la mine et d'aller travailler en usine. Cette sœur, à qui il a voué une affectueuse et profonde gratitude, l'a toujours encouragé et l'a guidé pendant des années et surtout dans les « passes » difficiles.

Il va maintenant et véritablement chercher sa voie, un peu à tâtons, mais toujours guidé, instinctivement peut-être, par son aspiration à tirer parti de son esprit inventif et de son désir d'augmenter toujours ses connaissances techniques et son savoir-faire. Il rencontrera des difficultés, des échecs, des jalousies, des injustices, mais, luttant courageusement à travers obstacles et embûches, il avancera sans cesse et finira par « percer » et maîtriser sa destinée.

2. — TRAVAIL D'ATELIER ET D'USINE.

Suivons-le dans ses pérégrinations et voyons les étapes caractéristiques de son élévation progressive. Celle-ci comporte deux phases bien marquées :

1) Au début, à l'âge de 16 ans et après s'être libéré de la tutelle familiale opprimante, il se dirige vers l'**industrie du fer**, guidé par son instinct d'ajusteur-né. Il y restera jusqu'à l'âge de 23 ans et bifurquera alors vers l'électricité industrielle.

Au cours de cette première phase, il occupe successivement les emplois ci-après :

- aide-forgeron aux Forges de Hayettes ;
- boulonnerie Cambier : fabrique d'outils ;
- ateliers Brison à Hayettes : montage de wagonnets ;
- usine Beaume-Marpent à Morlanwelz : montage de wagons ;
- usine Beaume-Marpent à Haine-Saint-Pierre : outillage ;
- usine Hiard à Haine-Saint-Pierre : montage de voitures de chemin de fer ;
- forges de La Hestre : montage de locomotives ;
- usine Caille, à Denain (France) : montage de locomotives.

Dans ces derniers emplois, il est aide-ajusteur.

En 7 ans, Victor Simon a donc fréquenté huit usines différentes, non par caprice mais pour un salaire meilleur ou parfois par suppression d'emploi.

Dans chacune il acquiert des connaissances techniques complémentaires, de plus en plus larges et plus complètes. Dans sa formation, chaque fonction remplie est un « stage » nouveau. Il n'y a nullement instabilité professionnelle, mais progrès constant, car,

parti du modeste emploi d'aide-forgeron, il en est arrivé, en passant par l'outillage, le montage de wagonnets, puis de wagons, puis de voitures, au montage de locomotives. Il s'est ainsi fait la main et la mécanique n'a plus de secret pour lui.

2) Dès lors, ceci acquis, il prend une nouvelle orientation. **L'électricité industrielle** est alors en plein développement ; elle pénètre partout, qu'il s'agisse d'éclairage, de force motrice, de traction, partout le moteur électrique s'impose en maître ! Quelle tentation pour un esprit épris de nouveautés et de recherches ! Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir Victor Simon attiré dans cette direction.

Et en 1911, à l'âge de 23 ans, il entame cette nouvelle phase de sa formation générale. Suivons-le.

Il revient d'abord aux charbonnages de Mariemont-Bascoup, où il est chargé de la conduite et de l'entretien d'une centrale.

Il passe ensuite aux Vicinaux de La Louvière où il prend en charge l'entretien des motrices et du matériel roulant.

Et enfin le voici aux ACEC (Ateliers de constructions électriques de Charleroi).

3. — TRAVAIL DE MONTEUR-ELECTRICIEN.

Nous sommes en 1912 ; Victor Simon a 24 ans. Aux ACEC il se trouve dans son élément : il va faire du montage extérieur. C'est ainsi qu'il est envoyé à Evere pour participer à l'installation d'une sous-station destinée à alimenter en 220 V continu la ligne de tram Evere - Place-Sainte-Marie, en remplacement du tram à vapeur. Il a la chance de former équipe avec des électriciens de première force. Il se rappelle qu'ils sont un jour parvenus avec des moyens rudimentaires, à décharger une commutatrice qui pesait plus d'une tonne ; ce qui fut un tour de force, c'est-à-dire, pour lui, une nouvelle leçon de choses, sans omettre l'acquisition de tours de mains, l'établissement de croquis, la réalisation de câblages et l'installation de divers types d'appareils électriques.

Peu après, ses chefs reconnaissant ses grandes aptitudes, il gravit un échelon de plus ; il fait son entrée dans la **Haute Tension** ce qui n'est pas à la portée du premier venu et exige adresse, prudence et grande pratique de toutes les techniques. Il est ainsi envoyé à Merxem près d'Anvers pour aider au montage d'une cabine H. T. Il revient ensuite aux Houillères d'Anderlues pour y installer un dispositif de sécurité sur le moteur actionnant le ventilateur aspirant l'air vicié de la mine.

De là, il est renvoyé à Anvers et refait connaissance avec la H. T. ; comme à Merxem, il participe au montage d'une cabine. Et enfin, le voici au Fort de Vieux-Dieu. Nous sommes en 1914. C'est la guerre ; les forts de la Position fortifiée sont mis en état de

défense et certains réseaux de fils de fer barbelés sont mis sous H. T.

Sa vie d'ouvrier spécialisé se termine ici. La guerre va le saisir, lui aussi !

4. — CONSIDERATIONS SUR CETTE PERIODE D'AVANT-GUERRE.

Celui qui croirait que Victor Simon a « papillonné » et perdu son temps se tromperait lourdement. Tout au long de ces expériences vécues transparaît d'une part son esprit de chercheur et, d'autre part, son sens de l'indépendance, sa volonté de ne pas se laisser enliser et de marcher de l'avant. De son esprit inventif, nous avons bien des preuves.

En 1912, aux Tramways de La Louvière, il réalise et met au point un outillage spécial destiné à limer en biseau les fils de cuivre qu'il doit souder bout à bout ; de la sorte, il éliminera toute surépaisseur, gardant le calibre initial qu'il faut respecter, car ces fils doivent être rebobinés sur un électro de moteur de motrice. C'est là aussi qu'il remplace au pied levé un bobineur et qu'il réussit du premier coup ce travail délicat de réparer un moteur électrique dont une section avait brûlé.

Lors de son passage aux Houillères d'Anderlues, il se rend compte que les plans d'un dispositif qu'il est chargé de réaliser sont entachés d'erreur ; il va saisir l'occasion de sa plus belle réalisation mécanique ! Laissons-le parler :

« De cette erreur, j'avais averti mon ingénieur des ACEC, qui »
 » me pria d'aller montrer mes propres plans au chef du bureau des »
 » études, ce que je fis avec de fameux battements de cœur ! Mes »
 » plans furent admis et je quittai le chef de bureau sur une bonne »
 » poignée de main... et un soupir de soulagement ! Le chef d'atelier »
 » du charbonnage m'autorisa à façonner mes pièces sur place, avec »
 » le concours de ses ouvriers spécialistes. Une fois mon système »
 » installé, il fut mis en marche et le tout a tenu bon jusqu'en 1953, »
 » soit pendant 40 ans. Cet appareil était destiné à empêcher de »
 » lancer le courant dans le moteur avant d'avoir descendu les balais, »
 » faute de quoi les systèmes de sécurité de la Centrale sautaient »
 » et il en résultait de graves perturbations sur le réseau. »

B — L'apprentissage théorique

L'apprentissage de techniques, même poussées et accompagnées de recherches et de réalisations personnelles, ne sort pas du domaine manuel pratique, destiné à former de bons ouvriers ; mais Victor Simon vise plus loin et mieux. Il se rend vite compte que faute d'une formation théorique correspondante, il ne pourra jamais maîtriser les capacités qui sont indispensables au progrès de ses connaissances. Ses dons personnels ne pourront fructifier s'ils

ne sont fécondés par une culture qui lui manque et que n'ont pu lui inculquer ses maigres études primaires.

Et ici s'ouvre un nouveau volet sur sa vie laborieuse intense.

Résolument, courageusement, il va se remettre à l'étude. Il a la chance de trouver sous la main l'instrument qui lui faut ; je veux parler de l'Ecole Industrielle de Morlanwelz. En annexe Il figure une étude sur cette remarquable institution qui fit tant de bien dans la région et aida tellement au progrès par la formation des cadres de maîtrise dans notre industrie locale.

Voyons quelles furent ces études.

Dès le moment où il décide d'orienter ses activités professionnelles vers la mécanique, il prend la résolution de suivre les cours de cette école. Il y prend inscription en octobre 1906 (il a alors 18 ans 1/2).

De 1907 à 1909, il participe aux cours préparatoires généraux ; il faut bien qu'il reparte du début... et c'est dur à cet âge ! Mais les résultats sont éclatants. En effet, il se classe deuxième sur 19 élèves, avec une moyenne de 86 %. Nanti de ce premier bagage scientifique, il entreprend les cours de physique et de mécanique. En 1910, il obtient son diplôme de technologie des ateliers et il passe aussitôt aux études d'électricité industrielle, dont il obtient le diplôme en 1911. Il ne s'arrête d'ailleurs pas en si bon chemin et, de 1911 à 1913, le voici aux cours du Musée de l'Etat, à la section supérieure des électriciens. A la fin de l'année scolaire 1912 - 1913, il reçoit son dernier diplôme de capacité, avec distinction (76,3 % des points). Il est le premier ouvrier à avoir mérité ce diplôme ; les matières de l'examen de sortie ont porté sur :

- technologie des ateliers,
- résistance des matériaux,
- électricité industrielle,
- dessin industriel et hygiène.

Ainsi donc en juillet 1913, à 24 ans 1/2, le voilà nanti d'un bagage scientifique en rapport avec les emplois, de plus en plus hautement qualifiés, qu'il a exercés jusqu'alors. Formation technique et formation théorique scientifique ont marché de pair.

Voilà les « états de service » de Victor Simon, de 1904 à 1914. Dix années, marquées par 11 étapes, le menant à un degré de connaissances, élargies à plusieurs domaines.

Des perspectives d'un bel avenir dans la branche électrique semblent s'ouvrir devant lui. Mais la guerre survient qui va tout bouleverser, comme en tant de choses !

LA GUERRE 1914-1918

En octobre 1914, au moment où le siège de la Position fortifiée d'Anvers entre dans sa phase finale et où, par conséquent, les travaux d'électrification du fort de Vieux-Dieu prennent fin, Victor Simon décide de contracter un engagement volontaire pour la durée de la guerre. Il avait été libéré du service militaire, ayant tiré un bon « numéro » au tirage au sort en 1908. Lorsque la capitulation fut imminente, il accompagna l'Armée dans sa retraite vers l'ouest et, par Ostende et La Panne, il fut évacué sur Dunkerque et, de là, sur Le Havre ; il est toujours en civil, n'ayant encore pu être équipé. Il gagne finalement le camp d'Auvours pour y être instruit.

Fin mai 1915, il arrive à La Panne et est désigné pour un service spécial rattaché au Génie ; il s'agit d'une unité de projecteurs de tranchée. Cantonné à Steenkerke, il est engagé dans le secteur de Dixmude, dont la réputation est bien connue. Il dessert la grand-garde d'Oud-Stuyvekenskerke, qu'on ne peut atteindre que la nuit et après un long trajet par les passerelles jetées sur l'inondation. Cette grand-garde est un des plus mauvais coins du front, bombardée presque sans arrêt et rendue célèbre par le Père Lekeu qui y a installé un observatoire d'artillerie dans les ruines du clocher et des quelques maisons avoisinantes. Les pertes y sont fort élevées, comme d'ailleurs au fameux « Boyau de la Mort », tout proche, et où Victor Simon s'est rendu à plusieurs reprises avec ses hommes (il a en effet été nommé caporal au camp d'Auvours).

Le 29 mai 1916, il se trouve en première ligne à Dixmude et est occupé à installer un projecteur de 30 centimètres alimenté par un groupe moteur-dynamo à essence, lorsqu'il est atteint de plein fouet par une balle allemande. Transporté aussitôt à l'hôpital militaire de l'Océan à La Panne, sa blessure est jugée très grave et le Colonel-Médecin Depage, assisté du Docteur Alexis Carrel, le fameux chirurgien et physiologiste français, estime que l'extraction de la balle qui a perforé le poumon droit, présenterait des risques trop grands et c'est ainsi que Victor Simon garde toujours en soi-même, comme souvenir, un pruneau boche !

Une fois guéri, il est évidemment déclaré inapte au service en campagne et, sur sa demande, il est affecté à une unité de T.S.F. stationnée à Calais. Le secteur n'est pas de tout repos et Victor Simon garde le souvenir de quelques bombardements où il se fit « sonner » dangereusement. Il en est ainsi le 17 juillet 1917 lors de l'incendie de son cantonnement, une filature désaffectée, rue de la Pomme d'Or ; il risque d'être brûlé vif (un de ses camarades le fut).

Ce séjour lui laisse toutefois du temps libre ; il se lance, pour utiliser ses loisirs, dans la fabrication de bagues en aluminium provenant de têtes d'obus allemands ; les soldats partant en permission sont friands de ces bagues, qui constituent de petits cadeaux très appréciés à l'arrière et surtout par les « mairaines de guerre ». Aussi, son petit commerce prospérant, il y apporte bientôt des perfectionnements et il passe à la fabrication de bagues en ébonite avec plaquette en argent pour le prix de 5 francs, ou en or, pour 20 francs ; l'or est importé d'Angleterre, en livres, par les clients eux-mêmes ! Ses bénéfices lui permettent d'améliorer sensiblement son ordinaire. Nous voyons que les circonstances réveillent en lui l'aptitude à se « débrouiller ». Il n'en reste d'ailleurs pas là et c'est ainsi qu'il s'emploie à rétablir l'éclairage en ville ; pour s'entretenir la main, il rebobine un stator de moteur, en le faisant passer de 130 à 220 V ; à l'atelier de T. S. F., il est chargé de la mécanique et en général de tous les travaux exigeant une main experte et adroite.

A la fin de la guerre, il est démobilisé à Forest, vers la mi-juin 1919 ; il a 31 ans.

L'APRES-GUERRE, DE 1918 A 1928

La fin de la guerre 1914 - 1918 marque pour Victor Simon le début de nouvelles épreuves dans une période difficile de réadaptation.

« Primum vivere »... Et pour aller au plus pressé, c'est-à-dire avoir un « job », il s'engage d'abord comme électricien communal chargé de surveiller une sous-station à Etterbeek ; de là, il retourne aux ACEC, son ancien employeur, où il prend en charge la fabrication de petits appareils de manutention : travail fastidieux auquel il ne parvient pas à s'attacher... Il essaie alors de quelques associations. Avec un ami, il monte un petit atelier de fabrication de moteurs ; mais l'ami manque de foi et le quitte. Il tente un autre essai qui ne donne pas mieux !

Cependant, nous voici en 1921 ; il est âgé de 33 ans ; il a beaucoup réfléchi et médité sur sa condition et sur ses perspectives d'avenir ; jusqu'à présent, il a toujours travaillé en sous-ordre, pour le compte d'autrui. Le moment lui paraît venu de secouer cette tutelle et de tenter sa chance, de se fixer enfin dans une occupation stable et bien définie ; en un mot, de « voler de ses propres ailes ».

Il prend alors de grandes décisions. Dans son esprit, tout ce qu'il a fait depuis la fin de la guerre, ce n'est que du petit « bricolage ». Malgré des moyens bien rudimentaires et des conditions fort difficiles, il va se monter un atelier à lui. Il va démarrer très petitement, mais nous allons le voir reproduire le même processus d'élévation qu'avant la guerre.

Audacieux comme toujours, il fait l'acquisition d'une maison et il se marie, trouvant en son épouse la compagne qui va l'aider, l'encourager et participer activement à la lutte qu'il engage. Cette lutte s'annonce d'ailleurs comme devant être dure ! La situation n'est pas réglée pour autant, loin de là... une maison à payer, un ménage à créer, un métier à asseoir, des moyens réduits, une clientèle peu nombreuse. Peu importe, la décision prise, il franchit le Rubicon. « Alea jacta est... ».

Pour repartir, il se raccroche tout naturellement à ce qu'il connaît le mieux : la mécanique et l'électricité ; il s'occupe d'abord de placement d'éclairage et de réparations de petites installations motrices. Puis, progrès sensible, il va procéder à l'installation de moteurs chez des particuliers puis pour le compte de petits industriels.

Un papier à en-tête de cette époque porte la dénomination de firme suivante :

ELECTRICITE et MECANIQUE
Rebobinage de toutes machines électriques
VICTOR SIMON
Rue du Polychène, 125, Morlanwelz

Victor Simon est reparti ; à ces premières activités, il ajoute bientôt le rebobinage des gros moteurs ; sa clientèle augmente et s'étend à des établissements tels que Baume-Marpent à Haine-Saint-Pierre et Morlanwelz, puis aux laminoirs de Longtain...

VII

L'INVENTION DU PASSE-VITE

A — Les essais et la réussite

« Parvenir, c'est persévérer »

C'est à la fin de 1927 que se situe le point de départ de la réalisation de cet ustensile ménager qui va connaître un succès instantané et durable ; un tel outil faisait manifestement défaut dans l'arsenal de la ménagère et celle-ci lui reconnut sur le champ les qualités qui ont fait sa fulgurante renommée.

En fait, à l'époque considérée, les ménagères utilisaient, pour « passer » les légumes, un égouttoir qu'elles disposaient sur un seau et dans lequel elles écrasaient les matières à passer, avec un pilon en bois. Travail pénible, long et difficile, les matières accumulées dans la rainure circulaire de l'égouttoir échappant à l'action du pilon ; en outre, les anses de cet appareil rudimentaire cédaient facilement et se détachaient sous l'effet de la pression exercée par le pilon.

Victor Simon est immédiatement frappé par l'aspect mécanique de la question ; son esprit inventif entre aussitôt en jeu et il imagine de remplacer l'effort vertical discontinu du pilon par un effort horizontal continu, réalisé par la combinaison d'une hélice actionnée par un bras de levier en forme de manivelle.

Il saisit son carnet de notes et trace rapidement quelques croquis ; il se rend compte qu'il y a là une possibilité remarquable de progrès et que la réalisation est d'ordre mécanique, donc dans ses « cordes » (il a travaillé le fer et est ajusteur !).

Sûr de soi, il ne lâchera plus son idée !

Mais il faut passer à l'étape suivante : réaliser un prototype et lui faire subir l'épreuve d'essais nombreux. C'est alors que Victor Simon s'adresse à un de ses voisins, Richard Denis, qui tant bien que mal, fabrique un premier exemplaire, selon les croquis et les

explications de Simon. L'appareil est alors soumis à Madame Simon pour expérimentations ; les premiers résultats sont très encourageants.

Bien sûr, ce ne fut pas parfait du premier coup ; la première hélice ne répondait pas exactement à la conception de l'inventeur.

De perfectionnements en perfectionnements, on en arrive à fabriquer un appareil qui répond au but recherché et, dès ce moment, Victor Simon décide de faire couvrir son invention par un brevet ; une demande est introduite le 4 février 1928. Le brevet porte le numéro 348610 et est intitulé :

« Mémoire descriptif déposé à l'appui d'une demande de brevet
» d'invention pour passoire d'action rapide pour légumes et autres
» comestibles formée par Monsieur Victor Simon. »

Le résumé de ce dispositif, figurant au mémoire descriptif est rédigé comme suit :

« Pour la préparation des légumes et autres comestibles, la
» conception d'un dispositif servant de passoire, et essentiellement
» constitué d'un entonnoir d'alimentation avec fond percé et arbre
» vertical qui est armé d'une partie de vis d'Archimède et adjoint
» de manchons de retenue ; l'arbre étant terminé par une manivelle
» et traversant un guidage posé à tenons sur les bords de l'enton-
» noir ; l'ensemble pouvant se placer sur un seau, saladier, bassin,
» etc... récepteur des comestibles qui sont poussés par la spire de
» vis d'Archimède à travers les perforations du fond, et, le cas
» échéant, coupés, à la sortie, et préalablement à leur chute dans
» le seau, par un couteau avec écrou à ailettes, et réalisant les divers
» avantages sus-énumérés. »

Les essais ayant donc été concluants, Victor Simon n'hésite pas un instant à envisager la phase suivante : la fabrication industrielle. Problème considérable... et il faut la foi des apôtres pour se lancer dans une telle entreprise, en partant pratiquement de zéro !

Projet audacieux, mais comme on a l'intime conviction que l'on tient un bon filon, on jette tout dans l'affaire et on va de l'avant !

Immédiatement, quelques prototypes sont réalisés en fer blanc d'abord, avec les faibles moyens disponibles car on manque d'espace, d'outillage, de matières ; la réalisation de chaque ustensile est longue et difficile...

Et cependant, à la foire de Bruxelles de 1928, le « Passe-Vite » est exposé et mis en vente pour la première fois. Le stand est bien modeste et bien simple ; on avait eu bien du mal à rassembler une douzaine d'appareils plus ou moins bien finis. Mais la fortune, une nouvelle fois sourit aux audacieux ! Et c'est un grand succès ; une quantité impressionnante de « Passe-vite » (c'est ainsi que la passoire fut baptisée par Madame Simon) furent vendus. Succès accueilli avec la joie que l'on imagine facilement, mais aussi avec grande inquiétude et graves soucis, car on se rend manifestement compte qu'il ne sera pas possible de satisfaire aux commandes ;

celles-ci ne seront d'ailleurs jamais livrées, malgré tous les efforts déployés. L'expérience a cependant prouvé à l'évidence que l'ustensile présenté est assuré de trouver une clientèle nombreuse. Reste à s'organiser pour alimenter le marché et passer à la fabrication en série. Et nous voici en 1929 ; avec elle nous abordons les dernières difficultés, et non les moindres ; en vrai, nous atteignons l'année critique. Il reste en effet, une opération très délicate qui n'est pas au point et dont cependant tout dépend pour passer à la phase définitive. Il s'agit de l'étamage ; celui-ci doit nécessairement être uniforme et bien luisant ; de plus il doit être réalisé en un temps très court ; il s'agit là de procédés techniques dans le détail desquels nous ne pouvons entrer ici !

Mais dès 1930, la passe dangereuse est franchie et il n'a pas fallu, comme Bernard Palissy, brûler les derniers meubles pour un dernier essai, mais peut-être Victor Simon l'eût-il fait !

Le mauvais cap passé, la tempête apaisée, c'est le départ en flèche !

Arrivé en ce point de mon exposé, il me paraît extrêmement intéressant de donner une relation des faits établie par une personne qui vécut intimement ces débuts et participa activement à l'élaboration des premières réalisations. J'ai cité Madame Simon. Elle a noté, dans un journal intime, les péripéties marquant l'origine de l'invention et ses premiers développements. Nous lui sommes très reconnaissant de nous livrer ses souvenirs et de nous introduire dans les aspects familiaux et sentimentaux de ces événements mémorables. Cédons-lui la plume :

« Mon mari déborde d'activité : installations d'éclairage électrique, réparations de moteurs, rebobinages d'enduits — sa grande spécialité — jusqu'au jour où, ayant décidé de trouver du nouveau, il combine une presse à briques, en fabrique une seule qui lui coûtera très cher et qu'il abandonnera un peu plus tard avec désinvolture quand il aura enfin inventé l'appareil qui devait lui permettre de réaliser son rêve : la fabrication en série, et d'installer, à la force du poignet, une usine appelée à prendre un certain développement. J'ai cité le « Passe-vite ». Il a vu le jour dans ma modeste cuisine de la maison d'école. C'est une histoire assez amusante que j'ai dû raconter souvent, quand quelqu'un s'intéressait aux circonstances de la naissance de l'invention.

« Au cours de la soirée, je faisais la soupe pour le lendemain et j'écrasais les légumes avec un pilon de bois. Il m'arrivait de maugréer, car ce travail, effectué après une journée de classe et les heures de préparation et de correction, était assez pénible pour moi. La passoire en aluminium que j'employais pour cette opération avait les anses placées de telle manière qu'elle « jouait » dans le petit seau émaillé utilisé pour recevoir la soupe. Le soir mémorable de la découverte, je m'étais écriée : « Je ne comprends

» pas comment on n'ait pas encore inventé autre chose que ce maudit « pilon ! ». Mon mari me répondit : « Je ne comprends pas comment on n'a pas encore trouvé autre chose ! ». Là-dessus, il fait un geste, esquisse un croquis dans son carnet de notes d'électricien, croquis que j'ai gardé précieusement et placé dans un cadre. Ce n'est pas sans un attendrissement mutuel que nous le regardons, quand il m'arrive de le sortir de sa cachette.

» Un appareil fut fabriqué à la main, par un artisan tôlier, Monsieur Richard Denis, et je l'essayai. Il fonctionnait parfaitement ! Enthousiasme du mari... et de l'épouse... qui décident de participer à la Foire commerciale de Bruxelles.

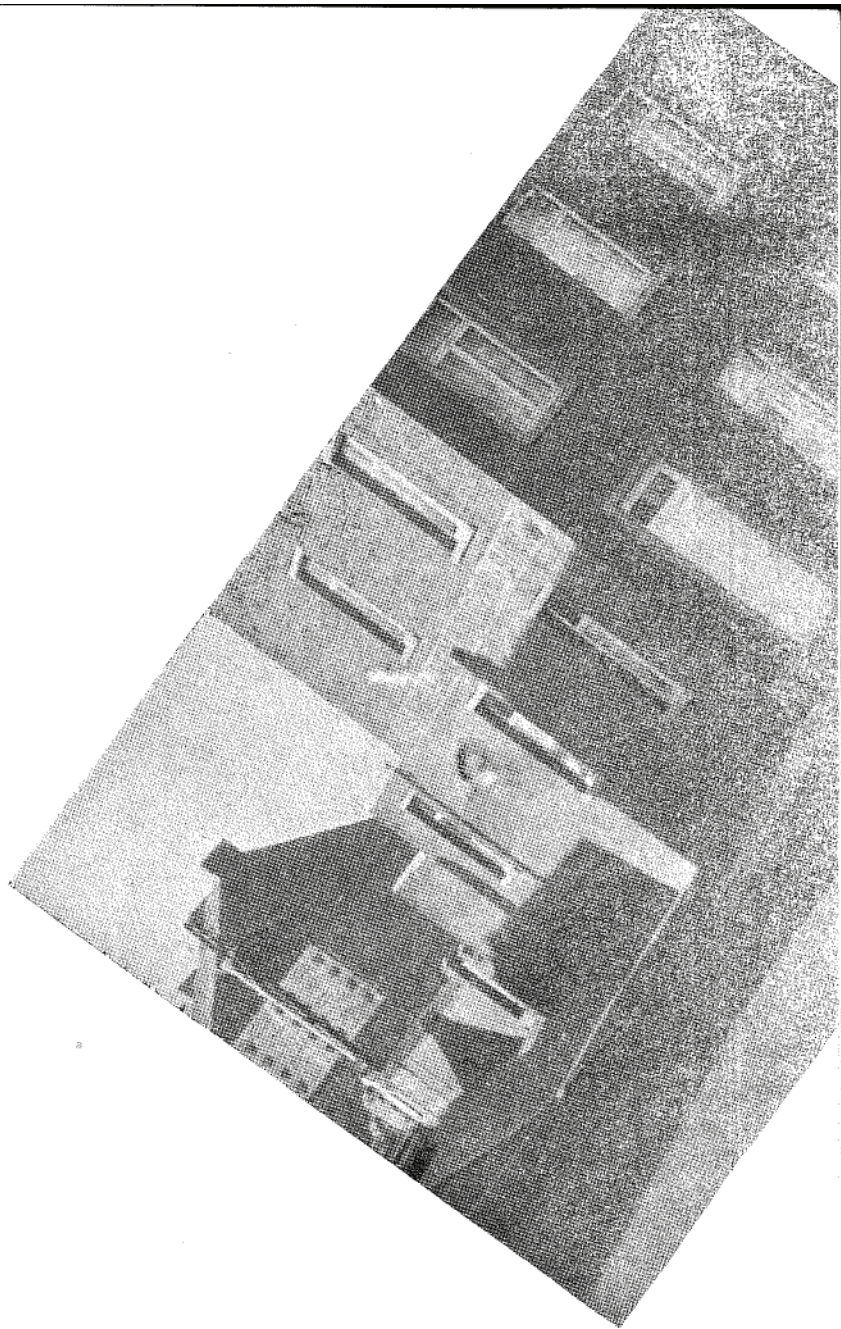
» Cinq cents commandes sont enregistrées. Comment va-t-on fabriquer ces appareils, alors que la machinerie n'existe pas encore ?

» Mais il faut donner un nom à l'enfant. Cette fois, c'est l'épouse qui le trouve et il est adopté. Le « Passe-vite » est baptisé, la cérémonie se déroule dans l'intimité, sans briser la traditionnelle bouteille de champagne. Désormais, le « Passe-vite » fera son petit bonhomme de chemin, connaîtra le succès auprès des ménages et sera très souvent offert en cadeau aux jeunes mariés.

» L'entreprise débuta dans le petit atelier de rebobinage, rue du Polychène, 125, à Morlanwelz, qui s'avéra bien vite insuffisant, puis elle s'installa dans l'ancienne « Platinerie », sise chaussée Brunehault, à Carnières. La force motrice est fournie par une roue hydraulique actionnée par le courant de la rivière. Très vite, il faut agrandir et l'on décide d'acheter un terrain et de bâtir une usine digne de l'appareil.

» Une usine est construite avenue du Centenaire à Carnières appelée alors encore rue Saint-Eloi. Des agrandissements successifs la compléteront. Que dire des difficultés rencontrées... et surmontées par l'inventeur, aussi ingénieux que persévérant ? On dit que le succès grise... S'il en est ainsi, mon mari a été réellement grisé. Sinon où aurait-il trouvé la force nécessaire à l'accomplissement d'une telle tâche ? Et, pour certaines personnes, mon mari est regardé comme quelqu'un qui a eu de la chance. De la chance ! Rien ne le fâche tant que de s'entendre dire : « Vous en avez eu de la chance ! ». Très sincèrement, je pense que la seule chance est venue au moment même où j'ai dit : « Je ne comprends pas comment on n'ait pas encore inventé autre chose que ce maudit « pilon ! ». Cette exclamation a été réellement l'étincelle qui a fait jaillir la lumière. Elle a été en quelque sorte l'inspiration. Tout le reste a été la résultante du travail opiniâtre de mon mari. »

Quelle leçon tirer de ce récit émouvant si ce n'est que l'homme qui possède une intelligence active et constamment en éveil est seul apte à saisir l'occasion qui passe ; mais il faudra ensuite qu'il sache la féconder, l'animer, la faire prospérer ! Le réalisateur doit



doubler le créateur, ce qui exige un fameux ensemble de capacités et de qualités.

Comme nous venons de le voir, le succès obtenu étant garant de l'avenir, il va falloir s'équiper pour de bon ! Les premiers produits sont fabriqués dans le petit atelier que possédait Victor Simon, mais ce stade est vite dépassé ; si l'on veut créer une fabrication susceptible de répondre à la demande, il faut s'installer sur un plus grand pied. Pour ce faire, Victor Simon s'assure d'abord les services d'un associé, Monsieur Richard Denis ; il prend ensuite en location l'ancienne platerie et il y crée un embryon d'usine. Il va devoir y livrer une rude bataille ! Jugeons-en.

La force motrice est fournie par un ancien moulin actionné par la Haine ; en hiver, chaque matin, il faut briser la glace pour pouvoir mettre la machinerie en route ! Et dans le temps où notre héros se débat ainsi parmi d'énormes difficultés de fabrication et d'organisation commerciale, voilà qu'il doit se défendre, déjà, contre les prétentions émises par un quincaillier des environs, avide de mettre le grappin sur cette « poule aux œufs d'or », en exigeant que lui soit concédé le monopole de vente des appareils et ce, sous menace de boycottage ! Il aura à subir bien d'autres tentatives de torpillage de la part de concurrents jaloux et de « requins » toujours prêts à s'approprier le fruit du travail et de l'intelligence d'autrui.

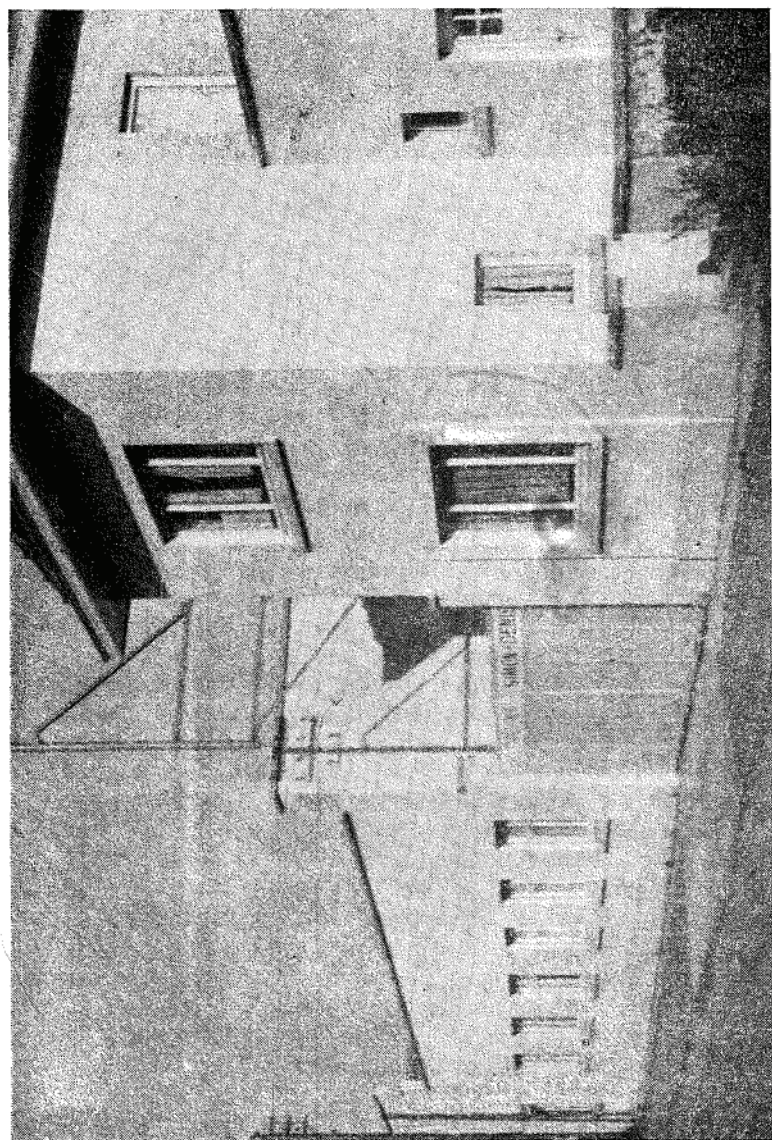
Tout semble alors se liguer contre l'inventeur et il lui faut une dose peu ordinaire de courage, de ténacité et de foi pour persévérer dans de telles conditions et pour triompher de tant de difficultés techniques dues aux moyens rudimentaires initiaux, aux installations sommaires et aux conditions pénibles de travail.

Mais une fois vaincue et dépassée cette phase de démarrage, l'entreprise va connaître un essor remarquable et atteindre rapidement un haut degré de prospérité.

En effet, à ce jour, plus de cinq millions de « Passe-vite » ont été fabriqués et vendus et le rendement ne faiblit pas. S'il y eut comme en toute entreprise, des « pépins », par contre de gros ennuis virent le jour pour assurer les droits afférents au brevet. Nous avons dit déjà que de nombreux procès ont dû être intentés à des contrefacteurs et concurrents déloyaux, tant belges qu'étrangers. L'un de ces procès a duré 10 ans, contre une firme étrangère qui, copiant sans vergogne le « Passe-vite », en a fabriqué plus de 15 millions.

Madame Simon s'exprime comme suit, dans son journal intime, à propos de ces procès : « Et cependant, les nombreuses difficultés » techniques ne furent rien, comparées aux ennuis causés par les » procès engagés pour la défense de son brevet ; cela, mon mari l'a » très souvent répété : la contrefaçon est la rançon du succès. Très » vite, les contrefacteurs ont surgi de toutes parts.

» Modeste inventeur, vous croyez vous protéger en prenant un » brevet d'invention dans votre pays ! Bientôt vous apprendrez à vos



» dépens, que vous devez en prendre aussi dans tous les autres pays ! Tant pis pour vous si vous ne disposez pas des fonds nécessaires pour faire breveter votre invention en tous pays et commencer la fabrication dans les délais légaux. D'autres que vous, moins honnêtes et plus astucieux, s'approprièrent les fruits de votre travail et vous copieront servilement.

» Si grandes, si nombreuses furent les difficultés occasionnées par les procès intentés aux contrefacteurs que, pour son « maiden-speech » au Rotary-Club, en avril 1951, mon mari a choisi ce sujet : « Quelques réflexions sur les brevets d'inventions ». Cet exposé a surpris et intéressé pas mal de rotariens et a été très apprécié. On lui a décerné la cote de 85 %. Après la visite de l'usine, on lui a décerné la cote de 100 % !

» Au début de l'action qu'il intenta contre son premier contrefacteur, mon mari alla demander à l'avocat Morialmé, de Morlanwelz, de s'occuper de cette affaire. Maître Morialmé lui répondit que « ce procès allait prendre une telle envergure qu'il n'osait s'en charger ! ». Mon mari en resta tout étourdi ! Il s'adressa alors, sur mes conseils, à Maître René Marcq, une des sommités du barreau belge. Maître Marcq, originaire de Carnières, accepta de se charger du procès ; plus tard, il le remit entre les mains de Maître Hanssens, son collaborateur.

» De toute façon, le « Passe-vite » fut toujours une « bonne vache à lait » pour les tribunaux, en France surtout. Valenciennes, Douai, Amiens, Paris, Lyon, Dijon, furent les étapes d'un réel calvaire pour mon mari. Il assista à toutes les audiences qui s'échelonnèrent sur une période de 20 années, période correspondant à la durée de validité des brevets d'invention. Dans ce labyrinthe compliqué de ce que l'on convient d'appeler la « Justice », mon mari s'est égaré bien souvent. Lui-même, qui avait minutieusement étudié les dossiers, avait fini par ne plus s'y retrouver ? Aussi, lorsqu'il passe devant un « Palais de Justice », il ne manque jamais de traduire sa pensée par ces mots : « Palais d'Injustice » devrait-on dire ! »

Combien cette amertume est compréhensible et combien nous sentons, avec Madame Simon, la révolte qui devait animer un homme aussi droit et correct que son mari !

B — L'usine

Pour en revenir à l'usine actuelle, il nous faut noter que le Marché commun, dans ses implications et les lois sociales qui réduisent de plus en plus les marges bénéficiaires, ne manque pas de susciter d'autres soucis. Mais l'entreprise est saine, bien gérée et prospère ; un climat de confiance règne entre la Direction, les cadres et les ouvriers. Le personnel au travail compte actuellement quelque 40 membres.

Madame Simon, dans ses notes personnelles rapporte que :
 » « La guerre 1940 - 1945 allait obliger, faute d'étain, à lancer un
 » autre article pour permettre de garder l'usine en activité. C'est
 » alors que l'on fabriqua une balance automatique avec curseur,
 » parfaitement mise au point, d'ailleurs, mais dont on cessa la
 » production dès que l'étain revint sur le marché belge. Raconter
 » cette période tiendrait de la gageure. Qu'il me suffise de dire que
 » l'usine occupa tous ses ouvriers et, au prix de quelles difficultés,
 » empêcha ainsi ses travailleurs d'être réquisitionnés pour le travail
 » en Allemagne et éloignés de leurs familles. **Jamais** elle ne fournit
 » un seul appareil à l'occupant qui avait cependant passé d'impor-
 » tantes commandes destinées à l'armée (modèle pour cantines). »

Et cet exposé de soucis d'un tout autre ordre nous prouve, s'il en était encore besoin, que Victor Simon a su conduire sa barque à travers les pires écueils, sans jamais faillir au Devoir et à l'Honneur.

Les souvenirs de Madame Simon portent aussi sur certains aspects plus techniques lorsqu'elle écrit : « Mais il sera plus agréable de revenir au côté technique de l'entreprise et de constater que, là aussi, l'affaire allait prendre une envergure que n'avait pas prévue son promoteur. Je n'oublierai jamais la réponse que fit un jour mon mari à une question que lui posait mon frère sur ses projets de fabrication : « Un modèle, une grandeur, comme chez Ford ! ». Que de fois on l'a taquiné au sujet de cette réponse ! Il est vrai que, pendant deux ou trois ans, l'usine ne sortait qu'un modèle, qu'une grandeur. Ce modèle répondait parfaitement aux besoins de la clientèle belge. Lorsqu'on aborda le marché français, il fallut diminuer la grandeur, puis, par voie de conséquence, le modèle ; on créa alors le modèle à manche. Ensuite, on fit des appareils plus petits et l'on fabriqua un « Passe-vite » jouet. Mentionnons aussi le grand modèle pour restaurants et cantines, qui se vend avec un trépied ; en ces dernières années, l'usine a fabriqué d'autres appareils dérivés du « Passe-vite » : une râpe à légume et une « persillette ». Comme on est loin de la formule « un modèle, une grandeur, comme chez Ford ! »

Devant une telle réalisation, menée à bien contre vents et marées, on reste confondu quand, par la pensée, on se reporte aux débuts, au point de départ ! Que de chemin parcouru depuis les temps où le petit Victor, à l'âge de 12 ans, peina à ramasser des gaillettes sur les terrils, habile à parer les blocs de schiste dégringolant du haut. C'est à la force du poignet, servi par une volonté tenace et une intelligence constamment en éveil, qu'il a su forcer le destin et, avec un courage tout simple et tout modeste, se frayer un chemin vers un brillant sommet.

Il fait honneur aux « petites gens du peuple » comme il fait honneur à ses concitoyens, dont beaucoup n'en ont pas conscience.

VIII

ACTIVITES PHILANTHROPIQUES

Du point de vue **politique**, Victor Simon ne s'est jamais caché de son appartenance au parti libéral. Dans ce cadre, il s'est dévoué à la cause de ses coréligionnaires. C'est ainsi qu'il est parvenu à préserver du naufrage la Maison des Œuvres, en déjouant les manœuvres adverses tendant à la torpiller.

Mais, dans ce domaine de la politique militante de village, il en est revenu. L'attitude d'indifférence, d'ingratitude, voire même d'hostilité de beaucoup qui eussent dû le remercier, lui a causé une profonde déception. Une nature droite ne peut s'accommoder de certaines turpitudes et malveillances. Victor Simon s'y est refusé et s'est retiré « sous sa tente » !

Dans le domaine **artistique**, Victor Simon a voulu valoriser les productions du peintre carniérois Martin et ce fut pour lui l'occasion de manifester un véritable mécénat, en tant que Président du Comité exécutif de la Ligue « Les Amis du peintre Alex-Louis Martin ».

Ce mécénat, il l'exerça sous deux formes. Et tout d'abord, il voulut sauver de la destruction la maison natale du peintre — maison est un bien grand mot, car il s'agit d'une très modeste petite habitation en bois — toujours visible à Carnières (Saint-Eloi). Il en fit donc l'achat pour en faire don aussitôt à la « Ligue des Amis du Peintre Martin ». Ensuite, de 1942 à 1955, il se dévoua sans compter — ni son temps ni son argent — à la création du musée qui porte le nom de l'artiste et qui est installé à la Maison communale de Carnières. Pour réaliser ce projet, il n'hésita pas à acquérir 45 des plus belles toiles de Martin, pour en faire don au musée. S'ajoutant aux 18 que possède l'Administration communale, elles forment un ensemble remarquable de l'œuvre du célèbre et si sympathique peintre carniérois. Il s'efforce par tous moyens de faire mieux connaître cette œuvre, mais de ce côté aussi ses efforts ne sont pas récompensés comme ils le méritent ; il n'a pas trouvé les concours que son initiative généreuse et désintéressée eut dû susciter.

Toujours soucieux d'étendre ses connaissances et mû par des mobiles profondément humains, Victor Simon, à la requête de personnalités éminentes de la région, accepta de faire partie du Rotary Club de La Louvière. Il assista, à ce titre, à de nombreuses manifestations et fit, à cette assemblée, des communications fort appréciées. Il est actuellement membre d'honneur de ce Club.

Remarquons que, de son côté, Madame Simon se consacra de grand cœur aux œuvres carniéroises ; elle fut membre du Comité qui créa la Section locale de la Croix-Rouge, en 1927 ; elle y participa pendant 29 ans, dont 7 ans de vice-présidence et 11 ans de présidence.

Pendant la guerre, elle s'attacha à secourir les malheureux prisonniers politiques envoyés d'abord au camp de Casteau et ensuite en Allemagne. Elle fut la « cheville ouvrière » de l'envoi de colis à ces prisonniers et le soutien de leurs familles, grâce à l'aide très généreuse de la population.

Enfin, « the last but not the least », il est également président d'honneur (et donneur !) de nombre d'organismes patriotiques. Je ne citerai ici que l'Association des Groupements Patriotiques, que j'ai l'avantage de présider, et la Section locale des Vétérans du Roi Albert. Avec la plus grande modestie et une fidélité à toute épreuve, il n'a cessé de leur témoigner ses encouragements et ses appuis.

Qu'il en soit profondément remercié et qu'il soit assuré que, de la part de ses camarades patriotes, jamais il ne pourra noter le moindre signe de désaffection.

Et que ce petit travail, qui m'est dicté par l'amitié la plus sincère, soit pour lui un témoignage de ma vive reconnaissance.

CONCLUSIONS

Victor Simon nous a donné un exemple édifiant ! De sa vie se dégagent nombre de réflexions et de principes, dont bien des jeunes de notre époque pourraient s'inspirer.

Notons d'abord qu'il possède des dons innés d'intelligence et d'esprit inventif. Ce n'est évidemment pas donné à tout le monde. Cependant, les aptitudes ne sont que des graines... et il faut, pour les faire germer, une dose suffisante de **VOLONTE**. C'est la volonté qui fait les grands hommes, car elle est la force qui commande à toutes les autres. Il faut néanmoins la diriger avec clairvoyance, c'est-à-dire définir avec précision les moyens dont on dispose et les buts que l'on peut raisonnablement se fixer ; puis aller de l'avant !

Victor Simon n'a pas agi autrement.

Le vrai succès est un **EFFORT ININTERROMPU**. Chaque victoire nous place au seuil d'une étape nouvelle, plus élevée et plus difficile. Pour réussir dans la vie, il n'y a pas d'ascenseur, il faut monter l'escalier, il faut grimper comme le perroquet, qui ne lâche une patte que lorsque le bec est déjà bien cramponné !

Victor Simon nous en a fourni une preuve éclatante !

Churchill l'a dit : « Le **COURAGE** est la première des vertus humaines, car c'est elle qui garantit toutes les autres » et le poète italien Fogazzaro l'a écrit : « La lutte élève l'homme, même si elle n'est pas victorieuse, et seul est méprisable celui qui la refuse et se donne pour vaincu avant de se battre. »

Victor Simon est l'illustration même de cette vérité.

Si nous joignons à ces éloges de la **VOLONTE** et du **COURAGE**, la **MODESTIE** dans le succès, nous aurons tracé un portrait moral complet et combien sympathique de Victor Simon !

Que sa simplicité si connue ne s'effarouche pas ! Les idées et les pensées que j'ai développées ci-dessus sont l'expression de vérités profondément ressenties.

J'ai tout simplement estimé que, pour l'édification de nos concitoyens et surtout de la génération actuelle, il fallait faire connaître cette vie exemplaire et toute vouée au **TRAVAIL**.

Le Lieutenant Général e. r. GIERST,
Aide de Camp hon. du Roi
Citoyen d'Honneur de Carnières
Président de l'Association
des Groupements Patriotiques.

ANNEXE N° I

LES CONDITIONS DE TRAVAIL EN FIN DU XIX^e SIECLE

La seconde moitié du XIX^e siècle est marquée par l'incroyable dureté des conditions de vie de l'ouvrier qui en faisaient, lui et ses enfants, des esclaves soumis à la toute puissance des patrons, à leur égoïsme inhumain. Il faut savoir qu'en 1871, il y avait encore dans les charbonnages belges :

- 85 enfants de moins de 8 ans, dont 30 filles et 55 garçons ;
- 2.556 enfants de 10 à 12 ans, dont 918 filles et 1.638 garçons ;
- 7.866 enfants de 12 à 14 ans, dont 2.580 filles et 5.286 garçons.

Il n'était tenu aucun compte des dangers, des inconvénients et des influences nuisibles qu'offraient les travaux souterrains.

Ce n'est qu'en 1884 que l'âge minimum fut fixé à 12 ans pour les garçons et 14 ans pour les filles. Ce résultat ne fut atteint qu'après 40 ans de réclamations, d'enquêtes, de pétitions, de vœux multiples et de discussions prolongées. Il fallut les grèves révolutionnaires de 1886 pour que l'Etat belge, pris subitement de peur, s'engage dans une politique protectrice du travail et qu'un changement notable intervienne dans l'orientation des milieux dirigeants.

Au début du siècle, on va donc noter un certain progrès. Cependant, la classe ouvrière vit encore dans une situation médiocre ; le niveau de vie de la plupart des travailleurs reste fort bas ; les conditions de logement — notamment dans les « corons » — sont parfois épouvantables ; le pourcentage des illettrés est considérable. Un recensement de 1896 révèle que la moitié environ des ouvriers travaille plus de 10 heures par jour, 20 % travaillant plus de 11 heures. Les salaires sont plus bas que dans les autres pays industriels ; les deux-tiers des ouvriers touchent un salaire ne dépassant pas 3,50 francs par jour, certainement insuffisant pour un père de famille.

Et cependant l'époque est prospère, le Congo commence à prendre une grande importance dans le développement économique de la Belgique. A noter aussi en 1901, la découverte du bassin minier de la Campine.

Mais la structure sociale du pays, le régime fiscal et la politique économique étaient tels que seule la bourgeoisie industrielle et financière en était bénéficiaire ; pour elle, la « chaleur humaine » n'avait aucun sens.

Il faut attendre 1894, où à la suite d'élections sur la base d'un régime électoral nouveau (suffrage universel, mais avec vote plural) 28 socialistes entrent à la Chambre. Dès lors, à partir de 1896, les lois de protection ouvrières commencent à être promulguées.

Une loi du 13 décembre 1889, concernant le travail des femmes, des adolescents et des enfants travaillant dans les établissements industriels, s'exprime comme suit : (extraits).

Art. 2. — Il est interdit d'employer au travail les enfants âgés de moins de 12 ans.

Art. 3. — L'emploi des enfants ou des adolescents âgés de moins de 16 ans ainsi que des filles ou des femmes âgées de plus de 16 et de moins de 21 ans peut être interdit à des travaux excédant leurs forces ou qu'il y aurait du danger à leur laisser effectuer, ou reconnus insalubres.

Art. 4. — Les catégories ci-dessus (art. 3) ne pourront être employées au travail plus de 12 heures par jour, divisées par des repos dont la durée totale ne sera pas inférieure à 1 heure et demie ; elles ne peuvent non plus être employées au travail après 9 heures du soir et avant 5 heures du matin.

Art. 6. — En ce qui concerne le travail des mines, le Roi peut autoriser l'emploi au **travail de nuit**, à partir de **4 heures du matin**, des enfants du sexe masculin âgés de **12 ans** accomplis (1).

Art. 7. — Les catégories de l'art. 3 ne peuvent être employées au travail plus de 6 jours par semaine. Toutefois dans les cas où le travail ne souffre pas d'interruption, les enfants de plus de 14 ans et les filles ou femmes âgées de moins de 21 ans pourront être employées pendant 7 jours par semaine. Dans ce cas un jour complet de repos devra être accordé sur 14.

A partir de 1892, les femmes de moins de 21 ans ne pourront plus participer aux travaux souterrains des mines. Enfin, c'est en 1911 seulement que ces mêmes travaux furent interdits aux femmes de tout âge et aux garçons de moins de 14 ans. Et ce n'est finalement qu'en 1914 qu'une loi (du 26 mai) interdit le travail des enfants de moins de 14 ans dans n'importe quelle entreprise.

(1) C'est nous qui soulignons. J'ignore si cette autorisation fut jamais accordée !

ANNEXE N° II

NOTICE SUR L'ECOLE INDUSTRIELLE DE MORLANWELZ, EN FIN DU XIX^e SIECLE

Cette école a été fondée en 1871 par A. R. du 17 octobre. La notice ci-dessous est extraite du palmarès de l'année scolaire 1895 - 1896. Cette date a été choisie parce qu'elle correspond à l'état de choses que connut Victor Simon.

« Il y a une trentaine d'années, l'enseignement industriel et professionnel était fort restreint ; c'est à peine s'il y avait quelques écoles industrielles dont l'ouvrier pouvait suivre les cours, et s'il voulait s'instruire des choses de son métier, il devait se déplacer à grands frais pour écouter, pendant quelques heures et les dimanches seulement, les leçons qui se donnaient loin de son village. C'était surtout le lot des jeunes gens de notre contrée, où les connaissances étaient cependant si nécessaires.

» Cette nécessité d'un enseignement industriel populaire se faisait sentir de plus en plus, et lorsque vers 1864 le premier élève des environs se fit inscrire pour suivre les cours à Charleroi, il fut bientôt suivi d'autres jeunes gens et d'hommes faits qui devinrent rapidement légion. C'était la démonstration la plus frappante du besoin de savoir qui animait la population si industrielle et si industrielle du Centre.

» L'Administration des Charbonnages de Mariemont et de Bascoup avait beaucoup contribué à cette poussée vers l'Ecole industrielle (E.I.) de Charleroi en engageant avec instance ses ouvriers et employés à en suivre les cours. Ses encouragements se traduisaient par des subsides alloués à ses agents et surtout par les primes relativement élevées qu'elle octroyait à ceux d'entre eux qui obtenaient le diplôme de capacité.

» Bientôt cette administration s'aperçut que l'élan était suffisant pour qu'une E.I. locale put être alimentée et les fondements de l'école de Morlanwelz furent jetés par la famille Warocqué, dont le

nom est indissolublement lié à celui de cette école. Le véritable fondateur de cette institution si utile est en effet M. Arthur Warocqué, dont le dévouement à ses ouvriers s'est traduit par tant d'œuvres utiles qui ont perpétué son souvenir et rendu son nom si cher à la classe ouvrière. Sa famille a continué son œuvre et a voulu que les projets qu'avait formulés son chef vénéré reçussent la plus complète exécution en ce qui concerne notre établissement.

» Morlanwelz est ainsi doté d'une E.I. dont les progrès ont été constants depuis l'origine et qui est citée comme l'une des meilleures par tous ceux qui la connaissent.

HISTORIQUE SOMMAIRE

En 1866, sous les auspices de M. Léon Warocqué, Administrateur délégué des Charbonnages de Mariemont et de Bascoup et Bourgmestre de Morlanwelz, une école de dessin fut installée sous les combles de l'ancienne école primaire des garçons, place du Préau. Les leçons y étaient données les dimanches, de 9 heures à midi, par un ingénieur de Couillet, M. Holm, d'origine hollandaise. Le mobilier de ce rudiment d'école était des plus sommaires : quelques planches placées sur des tréteaux, une armoire pour serrer les dessins qui servaient de modèle aux élèves, et c'était tout. La rétribution était de 50 centimes par leçon, que l'on versait entre les mains de M. Holm. Il y avait à l'origine assez bien d'élèves, mais bientôt leur nombre au lieu de s'accroître, alla en diminuant. C'est que le dessin seul ne suffisait pas ; il fallait s'appuyer sur d'autres connaissances, que l'on ne trouvait alors qu'à l'Ecole des Porions et Contremaîtres de Charleroi et plusieurs jeunes gens abandonnèrent les leçons de M. Holm pour se rendre à cette institution, où le Centre envoya bientôt un nombre d'élèves de plus en plus grand.

C'est à cette époque que M. A. Warocqué, qui avait remplacé son frère Léon, fit au Conseil communal de Morlanwelz, la proposition de fonder une E.I., proposition qui fut accueillie à l'unanimité dans la séance du 26 mai 1871. Un A.R. du 17 octobre suivant approuvait la délibération du Conseil communal et le règlement organique était accepté le lendemain par le Ministre de l'Intérieur.

Les premières leçons furent données dans le local de l'ancienne école de dessin mais il fallut descendre dans les classes primaires, où on se trouva bientôt à l'étroit. M. Warocqué avait prévu cette situation. Il venait de faire construire l'école des garçons, dont l'étage avait été aménagé pour recevoir la nouvelle institution : celle-ci s'y installa en 1873. Entretemps, le Corps enseignant se complétait aussi. Les cours du dimanche étaient organisés en 1873, les premiers examens pour les cours de la semaine avaient lieu en 1874 et en 1875 pour les dessinateurs-mécaniciens.

L'année suivante, les premiers brevets pour les cours du dimanche étaient décernés à la section des mineurs ; et la section des chauffeurs-mécaniciens, inaugurée en 1879, délivrait ses premiers diplômes en 1881.

Les cours suivants furent successivement créés :

- Hygiène et Economie industrielle en 1878 ;
- Commerce en 1882 ;
- Dessin industriel à main-levée en 1883 ;
- Constructions civiles en 1887.

L'école se développait donc constamment ; le nombre des élèves avait augmenté considérablement et toutes les classes des écoles primaires étaient envahies. Les élèves s'y trouvaient gênés, mal à l'aise dans des bancs trop petits, et il devenait de plus en plus nécessaire de chercher d'autres locaux. Il fallait absolument doter l'E.I. de locaux convenables et, selon un projet de M. Warocqué, le splendide établissement fut inauguré le 8 octobre 1888.

On avait compté largement et cependant on fut bientôt forcé de demander l'hospitalité aux écoles des filles, où toute une aile fut occupée par les élèves du dimanche. Les élèves s'y trouvaient mal installés ; heureusement on avait prévu l'extension : de nouvelles salles furent construites au second étage et les élèves purent les occuper en 1894.

En 1892, le cours de dessin à main levée et de traçage a été transformé en cours de Technologie des Ateliers et, en 1893, a été fondé le cours d'Electricité Industrielle, lequel est venu parfaire l'organisation.

II

NECESSITE DE CET ENSEIGNEMENT

L'apprenti ne peut acquérir dans les ateliers et les chantiers que le maniement des outils ; il y apprendra bien les « ficelles » du métier, les tours de mains relatifs à sa profession, mais il n'arrivera à connaître les principes scientifiques qui doivent le guider dans son travail qu'en suivant des cours spéciaux. La connaissance de ces principes lui est nécessaire pour éviter la routine dans laquelle l'enserrerait son ignorance. Elle lui permet d'analyser les opérations de son état pour les perfectionner d'une façon raisonnée et arriver à une production meilleure et plus économique.

Armé de connaissances scientifiques et techniques, l'apprenti comprend mieux ce qui se passe autour de lui ; il s'y intéresse, étudie les faits et prend insensiblement l'habitude d'étudier et de raisonner tout ce qu'il voit ; son intelligence se développe et son esprit d'observation s'aiguise de plus en plus.

Les ouvriers ainsi préparés ne peuvent être que des travailleurs d'élite ; leur situation est assurée ; ils sont recherchés par tous les

chefs d'industrie et beaucoup d'entre eux se créent des positions enviables, soit comme ouvriers, soit comme chefs. L'E.I. doit donner aux ouvriers les connaissances qui leur sont nécessaires pour l'exercice intelligent de leur profession. Mais s'il faut des ouvriers instruits, il faut aussi des employés capables connaissant l'industrie dont ils doivent s'occuper. Ces auxiliaires indispensables de l'ingénieur ne peuvent être formés que par l'E.I. où ils doivent trouver les leçons nécessaires à cette fin.

III

LES COURS

A l'époque considérée, les cours du dimanche comportaient :

- deux années consacrées à l'étude de l'arithmétique, de la géométrie pratique et du dessin industriel ;
- une troisième année qui se divise en 5 sections :
- 1) Section des Mineurs ;
- 2) Section des Chauffeurs-Mécaniciens ;
- 3) Section des Constructions Civiles ;
- 4) Section de Technologie des Ateliers ;
- 5) Section d'Electricité Industrielle.

Ce dernier cours étudie les principes de l'électricité industrielle, les appareils de mesure usuels, la production de l'électricité, l'utilisation des courants et des appareils industriels, que les élèves dessinent complets ou par éléments. Pour être admis à ce cours, il faut posséder un diplôme comprenant la physique et la mécanique.

Ces cours s'adressent surtout aux ouvriers qui ne sont pas libres le soir ou qui sont trop éloignés de l'école. Ils ont pour but de leur donner les connaissances nécessaires à l'exercice de leur métier et de former des porions, surveillants, chefs machinistes, etc...

Les cours de semaine comprenaient cinq années d'études et se divisaient en deux sections :

- 1) Section des Dessinateurs et
- 2) Section des Conducteurs-mécaniciens.

Les cours de semaine sont beaucoup plus complets et plus importants que ceux du dimanche. Ils s'adressent aux jeunes gens qui ont plus de loisirs et qui désirent faire des études plus approfondies, pour devenir contremaîtres, chefs d'ateliers, dessinateurs, etc.

IV

ESPRIT DE L'ENSEIGNEMENT

L'enseignement qui s'adresse à l'ouvrier ne doit pas être le même que l'enseignement donné dans les écoles pour lesquelles les élèves sont spécialement préparés. Dans les E.I., le temps est strictement mesuré, et tout doit concourir à obtenir la clarté et la précision. L'enseignement doit y être pratique. Il ne s'agit pas ici de cette pratique routinière, formée de procédés que l'on confie à la mémoire de l'élève, mais de pratique raisonnée, appuyée sur des principes scientifiques. C'est à l'intelligence de l'élève qu'il faut s'adresser en lui montrant les applications de chaque principe, de chaque règle, et en l'amenant à chercher lui-même les cas où il pourra s'en servir.

Le professeur doit user d'un langage simple et sobre d'expressions recherchées ; il doit se souvenir à chaque instant qu'il s'adresse à des ouvriers. Les mots techniques, les expressions nouvelles pour l'élève doivent être expliqués et bien définis par des exemples.

Les interrogations ne sauraient être trop nombreuses ; c'est le meilleur moyen de s'assurer que l'élève a compris, et de donner au professeur la mesure de l'efficacité de son enseignement.

Il faut habituer l'élève à raisonner ses réponses. Des devoirs à domicile pas trop difficiles mais bien choisis, forcent l'élève à chercher, exercent son initiative. Les sujets doivent être puisés dans les industries locales et dans tout ce qui intéresse l'élève ; c'est là un moyen de l'amener à voir autour de lui, à observer et à comparer, tout en acquérant des connaissances dont il voit ainsi l'utilité.

Aux élèves de la semaine, on peut donner des démonstrations assez complètes. Pour les cours du dimanche, le temps fait absolument défaut et l'on doit se borner à des explications et à des exemples. L'analyse des applications que l'élève peut voir dans les ateliers ou ailleurs, imposée comme devoir à domicile, est un excellent moyen que l'on ne saurait trop recommander.

V

RESULTATS

A la date du 20 septembre 1896, l'E.I. a délivré 832 certificats répartis comme suit par spécialités :

- Dessinateurs : 194
- Conducteurs-mécaniciens : 94
- Mineurs : 164
- Chauffeurs-mécaniciens : 205
- Constructions civiles : 98
- Techniciens des Ateliers : 50
- Electricité industrielle : 27

L'E.I. répond aux besoins des industries locales et leur fournit les auxiliaires dont elles ont besoin. Elle est le trait d'union entre l'école et l'atelier, entre la science et l'industrie ; la tradition routinière doit faire place aux procédés scientifiques ; il serait désirable que l'esprit des élèves des écoles primaires et moyennes soit dirigé vers les métiers manuels. On devrait arriver à ce que les professions manuelles devinssent une carrière aussi recherchée que les emplois purement intellectuels. Il faut que les ouvriers comprennent bien l'importance et la valeur d'un bon métier et qu'ils se pénétrent de ce que

METIER VAUT RENTE.

VI

ANNEE SCOLAIRE 1895 - 1896

Le nombre des membres du personnel enseignant a été de 23. Le nombre total des inscriptions a été de 647 élèves.

Au cours du dimanche, 98 élèves sont passés de première en deuxième année et 49 de deuxième en troisième.

Aux cours de la semaine, 16 élèves passent de première en deuxième ; 12 de deuxième en troisième et 6 de troisième en quatrième.

Au total, on compte 262 élèves qui passent sur 549, soit 47,7 % ce qui prouve que les examens sont chose sérieuse.

VII

SITUATION**A LA DATE DU 14 SEPTEMBRE 1913**

A cette date, le corps professoral compte 41 membres. Pour l'année scolaire 1912-1913, le nombre total des inscriptions fut de 1.035 ; le nombre total des élèves en fin d'année fut de 848.

113 élèves passent de première en deuxième année et 68 passent de deuxième en troisième. Passent de troisième en quatrième année, en Physique et Mécanique 48 élèves et 8 en exploitation des mines.

Il s'agit ci-dessus des cours du dimanche.

Pour les cours en semaine, 31 élèves passent de première en deuxième, 14 de deuxième en troisième et 30 de troisième en quatrième.

VIII

LE MUSEE PROFESSIONNEL DE L'ETAT

Dès 1896, lors du 25^e anniversaire de l'E.I. de Morlanwelz, la direction de cette école préconisait la création d'un Musée d'enseignement technique annexé à l'école. Les locaux faisaient défaut, mais en 1901, M. R. Warocqué ayant fait don à l'école du beau pavillon qui avait abrité à Paris, en 1889, l'exposition des Charbonnages de Mariemont et de Bascoup, ce pavillon fut transféré à proximité des ateliers des cours professionnels et reçut les collections qui ne pouvaient plus trouver place dans les locaux de l'Ecole. Ces collections s'étaient accrues de tout ce que renfermait le dit pavillon, c'est-à-dire de tout le matériel, à échelle réduite du grand siège n° 5 à Bascoup. Les dons affluèrent et le Musée Warocqué fut constitué. Il était accessible au public à certaines conditions et servait surtout aux nombreux élèves de l'E.I. et professionnelle. En 1907, après de nombreuses négociations, l'Etat reprit le Musée à son compte d'où son titre « Musée professionnel de l'Etat ».

Il a essentiellement pour but le développement de l'enseignement technique sous toutes ses formes, qu'il s'agisse de l'enseignement professionnel, industriel ou commercial. Son règlement organique prévoit la formation des professeurs, l'exposition de matériel didactique industriel et commercial, la création de cours professionnels temporaires et permanents, l'organisation de conférences, la création de cours supérieurs pour la formation des dessinateurs, chefs d'ateliers, commis et autres agents l'installation d'une bibliothèque publique, la publication d'un bulletin, etc... ; en un mot : développer et améliorer l'enseignement technique dans tous les domaines.

IX

CONCLUSIONS

Bien installée, bien outillée, parfaitement organisée, bien administrée, cette école continue à se développer et à recevoir de plus en plus d'élèves. Rien n'y est négligé pour rendre l'enseignement pratique et partant profitable. Près de 1.000 élèves viennent de plus de 30 communes de la région et de localités éloignées de plusieurs lieues pour profiter des cours variés qui répondent à leurs besoins ou à leurs aspirations.

L'E.I. de Morlanwelz fut la première créée dans le Centre ; elle s'est toujours distinguée par les résultats et surtout par la valeur de ses élèves, dont beaucoup occupent de très belles situations dans la région et à l'étranger. Elle est réputée par son organisation et ses méthodes d'enseignement ainsi que par l'esprit de progrès et d'émulation qui y règne.

TABLE DES MATIERES

I. — PREFACE	9
II. — AVANT-PROPOS	13
III. — L'ENFANCE	17
IV — L'ADOLESCENCE ET LA JEUNESSE	19
A — L'apprentissage pratique d'un métier	19
1 - Travail à la mine	19
2 - Travail à l'atelier et à l'usine	20
3 - Electricien	21
4 - Considérations sur cette période	22
B — L'apprentissage théorique : cours fréquentés	22
V. — LA GUERRE 1914-1918	25
VI. — L'APRES-GUERRE, DE 1918 à 1928	27
VII.— L'INVENTION DU PASSE-VITE	29
A - Les essais et la réussite	29
B - L'usine	36
VIII— ACTIVITES PHILANTHROPIQUES	39
IX. — CONCLUSIONS	41

ANNEXES

I. — Les conditions de travail en fin du 19e Siècle	43
II. — Notice sur l'Ecole Industrielle de Morlanwelz en fin du 19e Siècle	45

